

1914-1918 REGARDS CROISÉS

Une réalisation conjointe des Archives départementales et métropolitaines et du Centre Erasme, dans le cadre des Classes culturelles numériques.

Avec la participation pour l'année scolaire 2016-2017 des établissements suivants :

- Collège Jean Monnet, Lyon 2^e
- Collège Jean Moulin, Lyon 5^e
- Collège Georges Clémenceau, Lyon 7^e
- Collège du Plan du Loup, Sainte-Foy-lès-Lyon
- Collège Laurent Mourguet, Écully
- Collège Jacques Duclos, Vaulx-en-Velin
- Collège Les Servièrès, Meyzieu
- Collège Boris Vian, Saint-Priest

Textes et choix des illustrations: les élèves des classes de 3^e et 4^e de chaque collège, sous la direction de leurs enseignants.

Pour aller plus loin: *14-18 La Première Guerre mondiale à Lyon et dans le Rhône, utilisation pédagogique des archives.*

Département du Rhône et Ville de Lyon, 2014.

Conception graphique:

Perluette & BeauFixe

Sources: Archives départementales et métropolitaines (ADRML)

Bibliothèque municipale de Lyon (BML)

Archives municipales de Lyon (AML)

Sauf mention particulière.

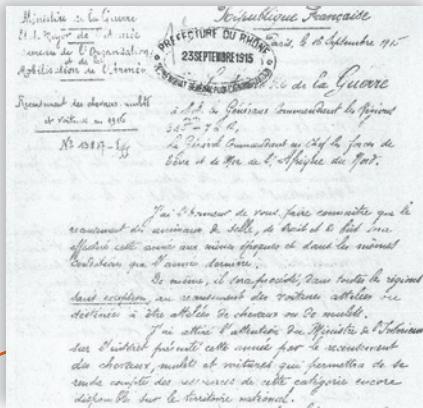


LA FIN D'UN ESPOIR

CLASSE DE 3^E 1, COLLÈGE JACQUES DUCLOS, VAULX-EN-VELIN

1914

Vaulx-en-Velin est un gros village peuplé de «1315 âmes et d'un troupeau de 1166 bovins». Les paysans vaudais fournissent en céréales, en légumes et en lait les habitants de Lyon tout proche. La majeure partie de la commune est une île artificielle entre le Rhône et le canal de Jonage. Jeanne habite l'une des rares fermes dispersées au milieu des champs de Vaulx-Sud.



Recensement des animaux (extrait), Ministère de la guerre (1915), ADRML, R 623

1915

Joseph, le frère de Jeanne, et Claudius, l'ouvrier agricole, sont partis à la guerre. Le père, réformé pour surdité, est l'un des rares hommes à rester. L'armée réquisitionne les

productions agricoles ainsi que les animaux de ferme pour nourrir les soldats. Jeanne, qui rêvait d'être couturière, doit arrêter son apprentissage parce que son maître a été mobilisé et qu'on a besoin d'elle à la ferme. Partout autour d'elle, les femmes doivent remplacer les hommes partis pour le front.

Un exemple de censure, Le Progrès (1915), ADRML, PER 1000 181



1916

Cette guerre finira-t-elle un jour? Les journaux racontent les victoires de nos soldats mais que cachent ces rectangles blancs, effacés par la censure? Pas de morts dans les journaux! Pourtant, autour de Jeanne, de plus en plus de femmes portent le deuil d'un mari, d'un fils... Voilà des semaines que Jeanne est sans nouvelles de son frère lorsque les gendarmes se présentent à la ferme: Joseph est porté disparu, «mort pour la France» au chemin des Dames.



1917

Jeanne rend visite à son maître d'apprentissage qui vient d'être transféré à l'Hôtel-Dieu, amputé des deux jambes. À son chevet, elle rencontre M. Tranchand, un courtier en soie aperçu à l'atelier avant la guerre. Bénéficiaire d'un sauf-conduit, Tranchand a pu aller chercher sa nièce et une amie, chassées de Belgique par l'occupation allemande.



La salle Saint-Sacerdos à l'Hôtel-Dieu pendant la guerre, AML, 4 FI 04849



1918

Sophie, la jeune réfugiée, travaille désormais à la ferme. Jeanne retourne à l'Hôtel-Dieu: un soldat prétend être Joseph. Enseveli dans un cratère d'obus, il s'est retrouvé sans souvenir dans un hôpital de l'arrière. Joseph est vivant! Et il ne repartira pas au front: la guerre est finie. Mais Jeanne tombe malade et meurt de la grippe espagnole.



LA VOCATION DE CLÉMENCE



La montée des Épies à Lyon, AML 4 FI 02028

1914

Clémence Dutour était une jeune fille de 15 ans issue d'un milieu modeste. Elle habitait montée des Épies dans le 5^e à Lyon, près

du tailleur Maître Dumas. La jeune fille aimait beaucoup discuter avec lui. Lorsque la guerre éclata, son père Jean fut mobilisé au front, sa mère, Marie participa à l'effort de guerre en devenant «munitionnette»

CLASSE DE 3^e 2, COLLÈGE JEAN MOULIN, LYON 5^E

Institution des Minimes, hôpital temporaire, AML 4 FI 02567



1915

Clémence se rendait chaque jour à l'hôpital militaire des Minimes où elle aidait les sœurs, les blessés, contre l'espoir d'un repas. Elle écrivait souvent des lettres à son père. Elle avait peur qu'il ne soit blessé ou mort.

1916

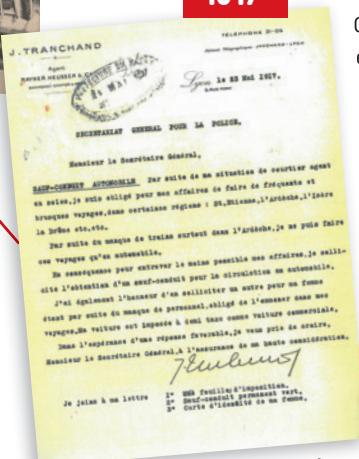
Un centre de tri avait été bombardé dans la région où son père se trouvait. Clémence et sa mère n'avaient plus de nouvelles.



Usine de matériel de guerre de Lyon, AML 4 FI 04782

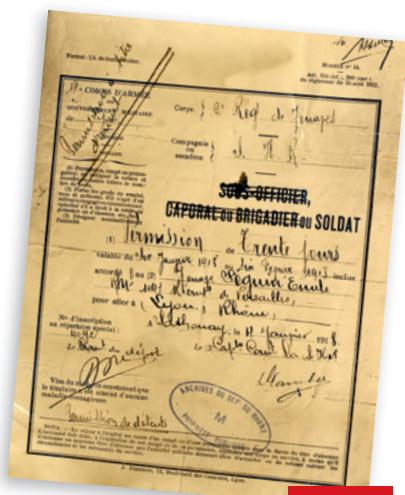
1917

Elles travaillaient d'arrache-pied pour oublier. Finalement, une lettre arriva: Jean avait une permission. C'était les plus joyeuses semaines depuis le début de la guerre malgré ses récits du front où dominaient le silence, la peur et la mort... Deux semaines plus tard le père repartit en leur laissant en tête l'idée obsédante de l'horreur de la guerre.



Lettre de demande de saut de conduit automobile, ADRML R 1592

Clémence était de plus en plus malheureuse. Marie parla à Maître Dumas. Avec son maigre salaire elles ne pourraient pas se nourrir à leur faim. Il proposa à Marie d'envoyer Clémence travailler avec son ami, M. Tranchand, un vendeur de tissus. Grâce à son sauf-conduit il pouvait encore faire des affaires.



Permission (1918), ADRML 4 M 243

1918

Clémence vendait des tissus pour M. Tranchand qui en retour la nourrissait et la logeait. Elle était épuisée et sa mère lui manquait mais, à Lyon, sa mère avait du mal à subvenir à ses propres besoins. Six mois plus tard, M. Tranchand lui dit qu'elle devait rentrer voir sa mère. Son père l'attendait à la gare. Il venait d'avoir une permission

car son épouse était mourante, suite à la grippe espagnole. Ils se précipitèrent vers la montée des Épies où Marie lâcha son dernier soupir. Clémence, désespérée, se promit de devenir médecin. Quelle ironie du destin! Après tant d'années passées à redouter la mort de son père, sa mère rendait l'âme au moment où la paix revenait.



CIVILS EN GUERRE À ÉCULLY

CLASSE DE 3^È 2. COLLÈGE LAURENT MOURGUET, ÉCULLY

Lorsque la guerre commence, les cloches de l'église Saint-Blaise retentissent. Louis Besserve, propriétaire de l'épicerie-comptoir située rue Neuve, est en relation avec tous les Écullois. L'épicerie est le lieu où la population échange des nouvelles des soldats mobilisés. Madame Besserve, munitionnette, rapporte d'autres informations de l'usine. À l'annonce du décès d'un soldat les habitants se retrouvent à l'église.



Le terminus des tramways et l'épicerie Besserve (1908), ADRML, 11 FI 0530

1915



Parmi les clients de l'épicerie, Michelle Lambert, infirmière auprès du docteur Albéric Pont qui accueille une centaine de « Gueules cassées » à l'hôpital complémentaire 19, la famille de Jean Durozat affecté au 66^e régiment et celle de François Blain qui va être tué dans l'année. Jacques Audigier, dont le frère est soldat, distribue les journaux. Un dimanche, la une annonce le massacre dans l'empire ottoman de la population arménienne.

1914

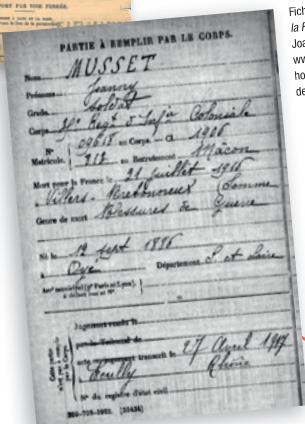
1917

Jacques Audigier apprend la mort de son frère sur le front d'Orient en mars en Macédoine juste avant une permission. M. Tranchand, commerçant en relation avec M. Besserve, peut

se déplacer grâce à un sauf-conduit. Il rapporte de ses déplacements des produits devenus introuvables et des nouvelles. La femme de Joanny Musset apprend que son mari est lui aussi tombé au front tandis que Jean Durozat continue de décrire à sa sœur l'enfer des combats à travers de bouleversantes lettres.



Permission du soldat voisin (1917), ADRML, 273 J



Fiche Mort pour la France. Joanny Musset. www.memoiredes-hommes.sga.defense.gouv.fr

1916



Le Docteur Albéric Pont au bloc opératoire. Fond Bibliothèque Interuniversitaire de santé de Paris

Les nouvelles du front sont au centre des conversations et des inquiétudes. La commune pleure ses morts. Les femmes, dont beaucoup sont cultivatrices, travaillent dur pour remplacer les hommes partis au front. Michelle Lambert raconte la mise au point d'une trousse d'urgence pour mutilés par Albéric Pont.

1918

L'armistice est signé! Malgré la fin du conflit et des douleurs, beaucoup pleurent des proches perdus ou blessés. Démobilisé, Jean Durozat remplit le carnet commencé dans les tranchées. Un mois plus tard, Madame Besserve est emportée par la grippe espagnole.



LE DESTIN D'ÉLISE. SŒUR D'UN INSOUMIS

CLASSE DE 3^È3, COLLÈGE LES SERVIZIÈRES, MEYZIEU

1914

Le soleil donnait l'impression que les champs de Meyzieu étaient faits d'or et d'émeraude tandis que la brise emportait avec elle les discussions provenant de la terrasse bordée de palmiers de l'hôtel Laliche. Les gens rient mais parlent de la guerre qui devient réelle. L'inquiétude ronge les cœurs.



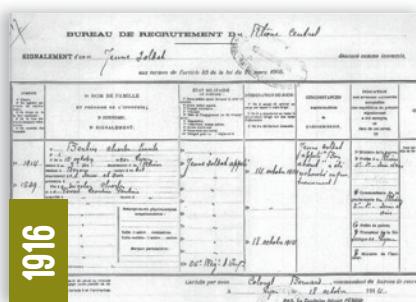
La tribune de Lyon (1914), ADRML, 4 M 453

Des aviateurs, Revue La guerre photographiée, ADRML, 4 M 453



1915

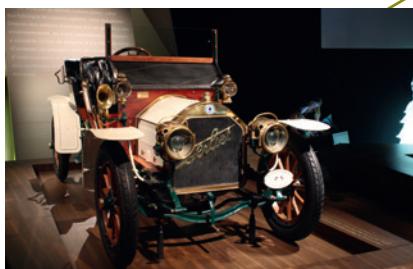
Journal d'Élise: « Ces derniers jours ont été les plus noirs de ma vie. La guerre m'a pris mon mari et Victor, insoumis, a été arrêté. Il s'est enfui avec un prisonnier boche. Maman et moi touchons au désespoir. Le mépris de tous entraînera la fermeture de l'hôtel. »



1916

Signalement d'un jeune soldat insoumis (1914), ADRML, 575 W 79

Lettre d'Élise Laliche, fille des propriétaires de l'hôtel et marraine de guerre de Mathieu Bourgeois, soldat au front: « Mon mari, Georges, est aviateur et mon frère, Victor, grâce à Dieu, n'a pas encore été mobilisé. La guerre s'éternise. Les boches sont impitoyables mais nous les battons. Les enfants savent qui est notre ennemi et les plus sages reçoivent des timbres anti-allemands. »



© Xavier Caré, Commons Wikimedia, CC BY-SA 4.0

Journal d'Élise: « Je pensais que le temps calmerait les choses, je m'étais trompée. Nous croulons sous les dettes; la seule solution est d'aller à la rencontre d'un ami de mon père, M. Boisselier. Grâce à un certain M. Tranchand je peux me rendre en Ardèche.

Mon cœur s'affole quand j'y découvre Victor! Mais nos retrouvailles sont brèves, la police m'a suivie. Je suis effondrée... Je viens de livrer mon frère.»

1917

Le Progrès, 20 novembre 1918.

Dénouement dans l'affaire Laliche: Victor écope de 6 ans de prison pour avoir refusé l'ordre de route. Pour sa défense, il affirme que sa présence à l'hôtel était indispensable. Pris par le désespoir, il n'aurait trouvé que le mensonge comme solution. Élise admet avoir caché leur

correspondance mais nie avoir su où son frère se trouvait. Elle est condamnée. M. Tranchand paye une amende pour avoir illégalement usé de son sauf-conduit.

« Certaines cicatrices ne disparaissent pas et ce que cette guerre nous a fait, à moi et à mes proches, nous aura marqués à tout jamais. » Élise

1918

Jugement du soldat Tré pour insoumission (1914), ADRML, R 1373



LA FUITE MAJOLANE

1914

« À la gare de Meyzieu, je repense au jour de ton départ. L'hôtel Laliche, le lieu de notre premier rendez-vous. Ce souvenir en fait émerger tant d'autres ! Le jour où nous avons fait un vœu en jetant une pièce dans la fontaine... Devant l'église Saint-Sébastien, je te revois monter les marches le jour de notre mariage. C'est si loin, à présent. »

Signalement d'un déserteur, ADRML, 575 W 80

| NOM | PRENOM | ÉTAT CIVIL | PROFESSION | DATE DE NAISSANCE | LIEU DE NAISSANCE | PROVINCE | ARRONDISSEMENT | CANTON | MUNICIPALITÉ | DATE DE DÉPART | LIEU DE DÉPART | PROVINCE | ARRONDISSEMENT | CANTON | MUNICIPALITÉ |
|-------|--------|------------|------------|-------------------|-------------------|----------|----------------|--------|--------------|----------------|----------------|----------|----------------|--------|--------------|
| Blain | | | | | | | | | | | | | | | |

1916

« Je suis appelé au front comme brancardier. Tant de choses me sont rapportées par les gars en permission, les maladies infectieuses des tranchées, les pieds gelés, les poux, les accès de folie... La presse ne parle pas de tout ça. Ma peur reste constante. Je ne supporte plus le quotidien de brancardier. Si cela continue, je pense que je mettrai fin à mes jours ou je trouverai un moyen de partir de ce lieu infernal. »



Urgences durant l'épidémie de grippe espagnole, Camp Funston dans le Kansas, Otis Historical Archives National Museum of Health and Medicine, Flickr



1915



Prisonniers allemands à Amiens (8 juin 1915), Archives municipales de Toulouse, Fonds Raoul Berthelot, 49 F1 40

« Marie, J'espère que tu es bien arrivée chez Jeanne Je suis inquiet pour toi, et notre futur bébé. Aujourd'hui, nous avons acheminé des prisonniers jusqu'au fort. J'aimerais être à tes côtés, et loin de ces Allemands, qui me rappellent que nous sommes en guerre. Il y a fort à parier que je serai mobilisé. Je n'ai pas envie de partir, je ne pourrai pas m'y dérober. Je brûle de te lire » Antoine.

1917

M. Tranchand, qui dispose d'un sauf-conduit, arpente dans sa vieille Berliet 12 HP les routes de Meyzieu. Par lettre, son cousin lui a demandé une faveur. Il le retrouve à l'église où ce dernier le supplie d'emmener Antoine en Ardèche, il a déserté et risque la peine de mort. Il pourra le cacher

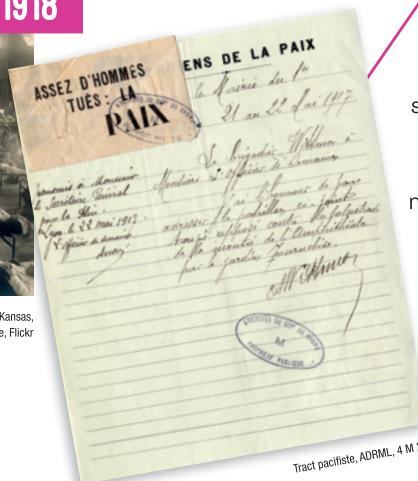


Élevage du vers à soie à Lagorce dans les Cévennes Ardéchoises (début 19^e siècle), auteur inconnu, Commons Wikimedia

1941. - L'Élevage du Ver à soie - Le Décrochage dans une Ferme Ardéchoise

à Thueyts. Alors qu'Antoine travaille chez un éleveur de vers à soie, il est dénoncé. Mais quand les autorités arrivent chez M. Tranchand, la maison est vide.

1918



Tract pacifiste, ADRML, 4 M 243

M. Tranchand et Antoine intègrent à Lyon un groupe révolutionnaire socialiste. Là, ils distribuent des tracts pacifistes et volent des munitions. Arrêtés, ils seront jugés en cour martiale. Antoine est envoyé au bagne.

« Cher Antoine, je t'annonce une bien triste nouvelle: Marie est décédée de la grippe espagnole, mais ton fils va bien. Je veille sur lui. » Jeanne

UNE FAMILLE ITALIENNE DANS LA GRANDE GUERRE

CLASSES DE 3^ÈF ET 3^ÈE SEGPA, COLLÈGE GEORGES CLÉMENCEAU, LYON 7^È

Maria, jeune adulte d'origine italienne, vit avec Giulia sa mère, Luigi son père et Vito son frère Place du Pont à Lyon. Fuyant la pauvreté en Italie, la famille a émigré en France.

Dès le début de la guerre, Maria s'est portée volontaire pour s'occuper des soldats blessés qui arrivent à la gare des Brotteaux. Sa mère travaille dans un ouvrier, son père et son frère sur des chantiers.

1914



Amabile Maia et ses ouvriers paveurs à Lyon (1910), AML, collection particulière

Blessés et infirmières à la gare des Brotteaux (1915), AML 4 FI 04876



5857. LYON - Gare des Brotteaux (16 Juillet 1915) - Blessés et infirmières

1915

L'Italie entre en guerre, Vito souhaite rejoindre le front italien, Luigi, un régiment français. Au bout de quelques mois, Maria part avec un convoi d'infirmières pour se rapprocher de son père dont elle a reçu une lettre en provenance de la Somme. Maria découvre l'horreur des combats « Soigner des blessés et se dire que la vie d'un homme est entre nos mains, c'est horrible maman! », ainsi que son père blessé et si éprouvé qu'elle le reconnaît à peine.



Blessés aux soins, AML, 4 FI 04851

1916

Vito, sur le front italo-autrichien, raconte dans une lettre le lourd tribut humain que coûte chaque victoire. Mais peut-on parler de « victoire » avec tant de morts ?

Seule à Lyon, Giulia peut quitter son travail à l'ouvroir et rejoindre M. Tranchand, un soyeux lyonnais, pour lequel son mari avait travaillé, et qui peut continuer à mener ses affaires grâce à un sauf-conduit. Mais cette année apporte à la famille la plus terrible des nouvelles: Vito est condamné à mort pour mutinerie. De plus elle apprend que Luigi a été amputé d'une jambe.

1917

Six mois plus tard, Maria et son père sont de retour à Lyon. Une lettre de Vito les attend. Giulia décide de garder cachée quelque temps cette émouvante lettre d'adieu pour permettre à son mari de soigner un peu plus

ses blessures physiques et morales. Maria, elle aussi, reste fortement marquée par toutes les douleurs qu'elle s'est efforcée de soulager chaque jour depuis le début du conflit.



Sauf-conduit automobile, ADRM, R 1592

Puis, un jour de novembre 1918, ils entendent les cloches sonner, sortent de chez eux et suivent la foule qui se dirige Place du Pont. Le maire dit simplement: « Aujourd'hui, nous avons signé l'armistice, la guerre est finie. » La paix va-t-elle effacer les peines et les souvenirs de toutes les familles touchées par la guerre ?

1918



Mes chers concitoyens, E. Herriot (1918), BML, AFFF 0266



DE SAINT-PRIEST À SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

CLASSE DE 4^E 3, COLLÈGE BORIS VIAN, SAINT-PRIEST



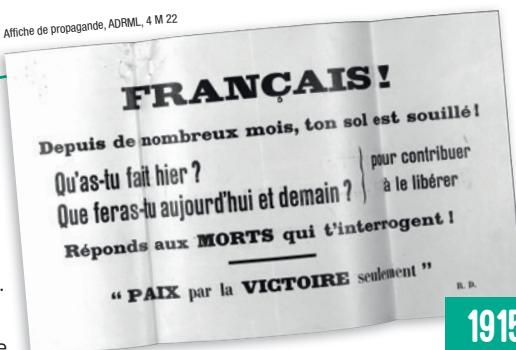
Le Petit dauphinois (1914), collection Musée dauphinois, Commons Wikimedia

1914

Il y a 100 ans, Saint-Priest était un village agricole d'environ 2000 âmes, en Isère.

L'assassinat du 28 juin faisait la Une. Sur la terrasse de l'hôtel Bourgeat – un établissement situé sur la route passante d'Heyrieux, au sud de Saint-Priest – en froissant les pages du Petit Dauphinois, chacun participait au débat : va-t-on entrer en guerre ?

Affiche de propagande, ADRML, 4 M 22



1915

Marius a 17 ans et se sent enfermé dans cette vie à la campagne. Il sentait qu'il devait aller se battre. Que pensait-on dans le village? Qu'il était lâche? Qu'il n'aimait pas assez sa patrie? Derrière son comptoir, le jeune homme rêvait d'aventure en observant les soldats qui faisaient halte au fort de Saint-Priest. On commençait à comprendre que la guerre serait longue.

Louis Favard, le maire, annonça à Marius son affectation au 99^e Régiment d'Infanterie. Lors d'un chargement de munitions, à Lyon, des soldats commirent une maladresse. Marius fut gravement blessé. Il fut rapatrié à l'Hôtel Dieu et partagea sa chambre avec des

tirailleurs sénégalais, dont Galo Diop. Une amitié se lia avec ces hommes qui firent voler en éclat ses préjugés « Banania ».



1916



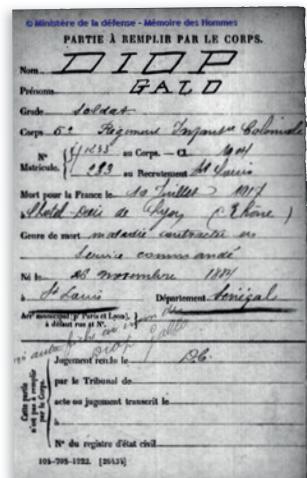
Troupes coloniales britanniques et françaises, Villers-Cotterêts dans l'Aisne (1918), auteur inconnu, Wikipédia

1918

Il tint sa promesse, même si cela signifiait déserteur. Au retour des tirailleurs, voilà ce que Marius écrit à sa mère : « Saura-t-on mesurer la valeur et le sacrifice de ces hommes qui ont versé le même sang que nous sans avoir les mêmes droits? L'histoire leur gardera-t-elle une place à la hauteur de leur courage? J'observe tout ce qui m'entoure avec des yeux neufs et cela a plus de sens pour moi que d'avoir porté un fusil. » Il ne rentra jamais en France.

1917

Fiche Mort pour la France. Galo diop. www.memoire deshommes.sga. defense.gouv.fr



Diop était mourant. Il voulait faire passer quelque chose

à sa femme Khadiya et à sa fille Kati pour leur montrer qu'il pensait à elles et qu'il les aimait : les amulettes qu'il sculptait dans les tranchées avec son ami Noukatama.

Marius avait promis. Grâce au sauf-conduit de son ami, M. Tranchand, il allait voyager jusqu'au port de Marseille, puis Saint-Louis du Sénégal.

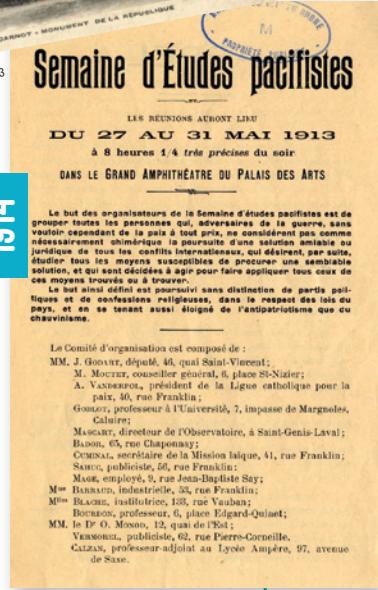


PORTRAIT D'UN HOMME BRISÉ

CLASSE DE 3^È 2, COLLÈGE JEAN MONNET, LYON 2^È



1914



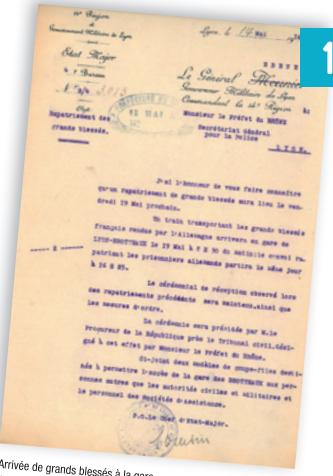
Semaine d'études pacifistes, ADRML, 4 M 264

Ce matin du 1^{er} août 1914, François s'était réveillé aux aurores. Il se demandait ce que les journaux allaient annoncer aujourd'hui. La veille, il avait été dit que Jean Jaurès, le directeur de *L'Humanité*, s'était fait assassiner. Il hésitait encore à rendre visite à son fils; quoi qu'il en soit, il ne renoncerait pour rien au monde à arpenter les rues du quartier de Perrache comme il avait coutume de le faire par ces beaux matins d'été. Il s'approcha de la Place des Jacobins. Il aperçut une foule près de la fontaine. Le crieur public annonçait le début du conflit; les gens s'arrachaient les journaux.

Mais, qu'il était loin désormais le temps où ils vivaient heureux, avec Henri et Rose, ses enfants chéris! Depuis que Berthe avait été emportée par une pneumonie, quelque chose en lui s'était définitivement brisé... Et maintenant, voilà que la guerre était déclarée! Le monde allait-il donc sombrer? Henri était d'un naturel jovial mais depuis quelques temps, il semblait rongé de l'intérieur: contrairement à la plupart des jeunes hommes de sa génération, élevés dans le culte de la patrie et animés d'un esprit revancharde, il avait rejoint le mouvement socialiste, dont il partageait les idées pacifistes.

Henri avait rejoint le casernement du 18^e dragons, à Melun dès le 3 août. Il écrivait autant que possible à son père; il n'avait pas eu de permission.

1915



Arrivée de grands blessés à la gare des Brotteaux (1916), ADRML, 4 M 23

1916

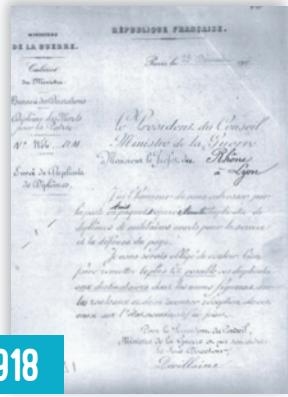
On n'avait plus de nouvelles de Paul, le fiancé de Rose, depuis février et le début de la bataille de Verdun



Hôpital auxiliaire 101, école vétérinaire, AML, 4 FI 4953

1917

Depuis quelques temps, les mauvaises nouvelles s'accumulaient: de plus en plus de blessés affluaient dans les hôpitaux de Lyon, horriblement défigurés, les soldats français reculaient, on ne comptait plus les veuves et les orphelins. Et puis, depuis dix jours, François ne recevait plus de lettres de son fils bien-aimé.



1918

Diplôme des morts pour la patrie, ADRML, R 169

En 1930, dans *Le Progrès*, un père témoigne: « Je reçus la visite, en janvier 1918, d'un gendarme qui me tendit un télégramme. Je compris que mon fils Henri était décédé. Le fiancé de ma fille Rose fut retrouvé amnésique, ce qui la poussa au suicide. Ma vie n'avait plus aucun sens, j'étais mort de l'intérieur... Dieu fasse que cette guerre soit la dernière... »



